

TENANT LES LIEUX

*Par Michaël Rochoy*

*A Bsurde,*

*sans qui cette nouvelle n'aurait jamais pu voir le jour...*

Sam Doxy est un incapable.

J'avais bien du mal à penser autre chose de mon collègue lorsque je le vis lancer des appels au secours gestuels totalement désespérés, entortillé au tronc d'un sapin à l'aide du ruban jaune « Don't cross ». Visiblement, Sam Doxy n'en avait pas saisi toute l'utilité... Considérant son épineux attachement à Mère Nature d'un œil amusé (et de l'autre désespéré), je m'avançais à pas lents vers la porte d'entrée quand soudain, j'aperçus qu'elle était tâchée de plumes. Le décor était planté, pensai-je (et Sam Doxy, arbré).

Max Tuddio est un incapable.

En plus de dix ans de métier, je n'avais jamais été interdit d'entrer sur les lieux d'un crime... Avant ce jour, je n'avais jamais eu à réciter le « corbeau et le renard » en vingt-trois langues, sous prétexte qu'il s'agissait de mon sujet de mémoire. Cette situation était un scandale et je comptais bien en référer aux plus hautes autorités compétentes en matière de scandale.

C'est lorsque j'entamai la fable en finnois que Max Tuddio se décida enfin à me laisser entrer.

Rien n'avait été touché sur la scène durant les dix-neuf précédentes secondes et pas un seul policier sur place n'aurait pu dire que l'idée de faire homologuer ce record par le *Guinness Book* ne lui était pas venue.

Tout était aussi atroce, vil et insalubre que je l'avais imaginé. L'ambiance était chargée de la barbarie dont s'était empreint le salon, et en voyant le mur suinter de plumes, je ne pus réprimer un « sacré nom d'un chien ». Je plissai le front et soulevai mon manteau pour ne pas voir, mais c'était trop tard... J'avais déjà remarqué le pentacle tracé à la craie à même le plancher. Je n'avais pas pu m'empêcher de compter les treize bougies et bâtonnets d'encens disposés en cercle tout autour. Je n'ignorais pas non plus la présence des armes sur la table à manger, et – plus que tout – j'avais immédiatement vu le corps du matelas, étendu de tout son long au centre du pentacle, dépecé de ses plumes avec une hargne féroce, un couteau sacrificiel et une arme à feu.

- Qui ? Qui a pu ? demandait en sanglotant la maîtresse de maison, repliée sur elle-même dans le canapé.
- L'espèce humaine est parfois inhumaine, madame, répondis-je avant de noter cette phrase dans mon calepin.
- Mais à quelle époque vivons-nous ?

Fortement ennuyé par cette question (l'histoire n'avait jamais été mon fort), je cherchai une échappatoire, que je trouvai en la personne de Bill Bolly.

Bill Bolly était actuellement en train de tendre des élastiques dans la pièce afin de définir la trajectoire de la balle. C'était un expert en balistique et, bien qu'il en fasse parfois trop, on pouvait dire de ses calculs qu'ils n'étaient pas faux.

Au fur et à mesure que j'approchais de lui, je mesurais l'ampleur du projet. Visiblement, Bolly avait décidé de réaliser ici l'œuvre de sa vie et il s'évertuait donc pour avoir un trajet extrêmement précis et détaillé. Selon l'expert, la balle était sortie par le canon de l'arme posée sur la table. Elle avait ensuite frappé le rebord de la fenêtre avant d'être projetée sur le vase, qu'elle avait bien sûr

contourné, avant de rebondir sur la poêle, ce qui l'avait poussée à effectuer un détour par le sapin d'où elle aurait ricoché pour...

Bill Bolly est un incapable.

Il n'en reste pas moins que le dossier de 1297 pages qu'il rendit fit plutôt bonne impression et, force est de l'avouer, il fit même longtemps autorité en matière de dossier balistique.

Afin de mettre la main sur le maniaque anti-matelas, le commissaire m'envoya sur les traces de ce qu'on appelait déjà « le rapport Bolly ».

Je traversai donc l'Amazonie, le Sénégal, l'Australie, le Canada, l'Islande, la Russie, le Chili, le Sahara, la Mongolie, le Japon, le Tibet, le Japon (une casserole qui tombe au Tibet et c'est votre balle qui repart dans l'autre sens), les Etats-Unis, plusieurs dizaines d'îles et un chalutier, pour enfin revenir en France après cent trente-trois villes en Belgique (la balle s'était littéralement perdue ; elle mit donc un certain temps avant d'apprendre le flamand – avant de se rendre compte que les Belges parlaient aussi français).

Si j'avais pu profiter du voyage au lieu de chercher des traces d'objets déformés par coups de feu aux lieux prédits par Bill Bolly, il est clair que j'aurais apprécié ces deux mois tous frais payés par le gouvernement... Malheureusement, le travail...

Lorsque je rentrai enfin en France, le rebond sur le troisième étage de la tour Eiffel me ramena directement sur les lieux du crime. Au pied du sapin se trouvait un ruban jaune « Don't cross » apparemment cisailé par les dents acérées de Sam Doxy... Rien d'autre n'avait changé. Le matelas était toujours là, la maîtresse éplorée pleurait toujours dans son canapé, le pentacle était toujours tracé... On aurait dit que le temps n'avait pas eu cours et que tout s'était figé dans le désespoir et l'abandon en ces lieux. Mais il était temps que j'y mette un terme...

Maintenant que j'avais vérifié le rapport Bolly, je demandai au commissaire ce qu'il convenait que je fasse. Il me proposa de prendre une journée de repos (non payée) et j'acceptai (non prié). Je mis cette journée pleinement à profit pour aller consulter mon médecin et lui raconter mon épopée. A chaque nom de pays, il faisait une grimace en pensant probablement à tous les parasites que j'aurais pu y rencontrer. Lorsqu'enfin je lui parlai de mon séjour en Belgique, il fut obligé de lâcher le hurlement qu'il contenait. Quatre secondes plus tard, la salle d'attente était vide.

Le médecin m'envoya immédiatement au laboratoire d'analyse pour doser mon cholestérol.

« Car, me dit-il, si vous avez sombré dans la friture belge, il est clair que vous êtes en excès, mon pauvre vieux ! »

C'est ainsi que je me retrouvai aux laboratoires Bomorange. Dans la salle d'attente, j'entendis parler d'un certain « Pierre le receleur » qui travaillait ici. Je fis mine de ne rien entendre (j'étais assez patraque) ; toutefois, je cherchai à en savoir plus (mais toujours matraque dans l'âme). Ce ne fut pas long : le type était arrogant et prétentieux à souhait. Je frissonnai de plaisir durant plusieurs heures... Ce qui, sur le coup, ne me parut pas si étrange.

Pierre le receleur avait une couverture minable mais se croyait au-dessus de nous. Moi qui travaillait actuellement sur une histoire de matelas, je n'étais pas prêt à me laisser avoir par des histoires de couvertures à dormir debout... Je ne tardais pas à l'embarquer et je me réjouissais à l'avance de ce petit dealeur dont je ne ferais qu'une bouchée.

Lors de l'interrogatoire, il m'expliqua qu'il était faux-laborantin mais vrai-auxiliaire (de quoi ? personne ne le savait, pas même lui), qu'il ne s'appelait pas Pierre mais Louis. Ce n'était plus une couverture, c'était un drap.

Je me souviens que le fils de Bill Bolly était stagiaire à cette époque - ce qui m'avait d'ailleurs fait lancer un intéressant débat sur l'hérédité de l'incapacité... Il suait énormément mais, en contrepartie, ne sortait jamais des rapports ou des comptes-rendus de moins de soixante pages. Tout bien calculé, il apportait donc beaucoup (je ne pouvais m'empêcher de penser à l'Amazonie où son père m'avait envoyé et où il participait à la déforestation). De toute façon, il n'y avait aucun mal à suer, et surtout pas ce jour-là puisque moi aussi, je m'y mettais bientôt...

Après les frissons de ce matin, et la fièvre de début d'après-midi, je commençais à me faire du souci sur ma santé... Au prochain jour de congé, je re-consulterai !

Pendant que je m'accordais une pause dans l'affaire des matelas pour régler celle de Pierre le receleur, le commissaire s'était embarqué sur un vol de bijouterie perpétré par D'Artagnan. Cette enquête lui suffisait amplement en matière de ridicule et il ne voulait pas s'impliquer dans une autre. Plus une affaire semble ridicule, moins il est judicieux de passer à côté de sa résolution.

Me rendant compte que mes urines étaient rouges – ce qui n'était pas gênant mais tout de même, il n'aurait pas été judicieux de passer à côté de la résolution de ce problème - je pris la décision d'enfermer « le receleur » en cellule le temps que j'aie à l'hôpital mettre un nom (et éventuellement une explication) à mon nouveau problème.

Un pigment malarique. Voilà toujours pour le nom.

Pour l'explication, lorsque je racontai mon voyage à travers le monde et mes trois symptômes (frissons, fièvre, sueurs), il ne fallut pas trop longtemps à l'externe pour le faire consulter l'interne pour que celui-ci se réfère au médecin de garde (le Dr. Otalium). Celui-ci râla sur la mauvaise recherche de signes, l'incomplétude du dossier et l'attente qu'on m'avait imposée. Pour aider les étudiants, je le rassurai en précisant que j'avais entamé une partie de *Cluedo* imaginaire avec un tueur de matelas (« le matelas, le lit, l'amant... Ca doit être un amant jaloux », avais-je pensé). Il sembla fort intéressé et nota « *Cluedo* » dans un calepin.

A ce jour, je n'en ai toujours pas compris l'intérêt. Si vous le pouvez, merci de m'éclairer... Remarquez, non ! Plus besoin de m'éclairer : j'ai maintenant accès à des lustres ! Du moins, c'est ce que le médecin m'a dit : un accès pâle lustre simple. Sûrement un trafic ; hors de question que j'entre là-dedans. Afin de le contenter, j'ai tout de même acquiescé.

A l'hôpital, je n'eus pas la télé. Je me jetai donc sur les journaux et appris que le commissaire avait retrouvé seul les bijoux de la bijouterie dérobés par D'Artagnan. Une belle enquête rondement menée, me dis-je, tout en pensant que ce « seul » était soit mensonger, soit erroné.

Le médecin, le Dr. Otallium, n'était pas un incapable. En vrac, j'eus droit à un frottis sanguin de mes gouttes épaisses, une immunochro-bidule pour les HPR2 (ou un truc comme ça), de la quinine et d'autres machins. Bref, je fus vite libéré (par chance, ce n'était qu'un accès bazar simple – je ne compris pas à quoi j'avais accès mais en tout cas, ce n'était pas à la télé, c'est sûr). Lorsque je lui demandai tout de même plus de précision sur la maladie (qu'il avait citée mais que je n'avais pas retenu), il m'expliqua qu'un moustique anophèle femelle m'avait refile la malaria, la fièvre des marais et le paludisme.

Une attaque groupée ? Je me sentis légèrement persécuté et courut acheter de quoi me défendre contre ce moustique qui, s'il me retrouvait, voudrait sûrement ma peau. Je mis plusieurs heures et plusieurs recherches sur internet avant de comprendre qu'il s'agissait de la même chose.

Lors de mon absence, le commissaire, avec l'accord tacite du stagiaire-fils-qui-sue-de-Bill-Bolly-qui-écrivent-tous-les-deux-des-rapports-comme-ça, avait renvoyé Pierre le receleur chez lui. Je m'insurgeai et fis part de cette nouvelle caractéristique à mon patron. Il n'apprécia guère. De plus, il ajouta que mes histoires de lustre ne l'intéressaient pas et qu'il avait mieux à faire, comme par exemple damner le pion à un ex-collègue (viré pour cause d'alcoolisme largement avéré et surpassé) sur la poursuite d'un faux chirurgien. J'étais outré. Je décidai de repartir à la poursuite du pourfendeur de matelas.

Après relecture du dossier, je découvris dans les pièces suspectes un échantillon de savon, découvert chez la propriétaire de la victime. Cet échantillon provenait d'un hôtel populaire, réputé pour ses salles de réunion (il s'y tenait actuellement le quatorzième congrès des « Décorateurs de Vampires de Pâques »). Le commissaire m'envoya là-bas avec deux autres collègues qu'il portait en haute estime et souhaitait – afin de contempler cette estime dans sa totale grandeur – voir très loin.

J'allais interroger le réceptionniste de l'hôtel (ces gens-là savent tout) quand j'aperçus une trace de pneu sur le sol... Bizarre. Je demandai ce qu'il en était et il m'affirma qu'un client de la suite nuptiale y avait amené ses pneus (tout à fait vaccinés, qu'on se rassure).

J'envoyai immédiatement les deux hommes hautement estimés dans la chambre du « type aux pneus » pendant que je cuisinai le gars. Tout ce que je pus en tirer fut « la personne la plus proche est parfois la mieux placée ». Je dus ensuite interrompre l'interrogatoire pour aller vomir (saleté de quinine).

Et quand je revins, la réception avait commencé, le réceptionniste était enfermé dans le tourniquet et on proclamait partout que c'était un vampire. Bon, il faut croire que le sort s'acharne sur mes enquêtes...

Pour le reste de la soirée, je ne saurais pas trop décrire. Il me semble vaguement avoir pris une flûte de champagne, puis une autre et vers la huitième j'ai dis à un type – apparemment le héros du jour -

« souffrir est une joie, celle se sentir vivant ». Après tout, il n'y a aucune raison pour que seul les vampires aient le droit de parler par aphorismes sans sens... C'est à ce moment là que j'ai revu mes deux collègues qui, eux, devaient se sentir très vivants : leurs vêtements étaient en haillons, bouffés par des molosses aux crocs acérés... Et ensuite... Ensuite, plus rien.

Au commissariat, j'appris quelques jours plus tard que l'affaire des matelas était classée : la maîtresse de maison avait avoué son crime terrible et avait expliqué qu'elle était sous dépendance de fraises tagada.

Elle est actuellement en cure de sevrage.

Quant à moi, je pris une journée de repos. Je l'avais bien méritée.